

# Les Apaches face à la colonisation et globalisation du réel et de l'imaginaire

Jaime Aragón Falomir

► **To cite this version:**

Jaime Aragón Falomir. Les Apaches face à la colonisation et globalisation du réel et de l'imaginaire. Amerika : Mémoires, Identités, Territoires, 2021, Mémoires dans la Caraïbe et l'Amérique latine : entre tradition, modernité et post-modernité. 1920-2020 : un siècle de capitalisme. hal-03287489

**HAL Id: hal-03287489**

**<https://hal.univ-antilles.fr/hal-03287489>**

Submitted on 15 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Les Apaches face à la colonisation et globalisation du réel et de l'imaginaire

Jaime Aragón Falomir

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/amerika/13693>

ISSN : 2107-0806

**Éditeur**

LIRA-Université de Rennes 2

Ce document vous est offert par Université des Antilles – Service commun de la documentation



**Référence électronique**

Jaime Aragón Falomir, « Les Apaches face à la colonisation et globalisation du réel et de l'imaginaire », *Amerika* [En ligne], 22 | 2021, mis en ligne le 13 juillet 2021, consulté le 15 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/amerika/13693>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 juillet 2021.

© Tous droits réservés

---

# Les Apaches face à la colonisation et globalisation du réel et de l'imaginaire

Jaime Aragón Falomir

---

## INTRODUCTION

A mi abuelo Medardo, descendiente de Apaches  
« Il faut que tout change, pour que rien ne  
change » (Giuseppe T. Di Lampedusa)  
« Notre nature est dans le mouvement, le repos  
entier est la mort » (Blaise Pascal)

- 1 Le processus de décolonisation en Amérique latine a construit les premiers États-Nations de la région au XIX<sup>ème</sup> siècle. Les indépendances étaient, néanmoins, promues par l'élite criolla, « dont les origines remontent aux fondements de la société coloniale » (Balmori et al, 1990 :15). Ces types de familles ont priorisé des terres périphériques des centres coloniaux « pauvres et négligés là où les structures du gouvernement ibérique étaient faibles » (Balmori, 1990 :21). Les régions d'implantation ont été principalement le nord de l'Argentine (Haigh, 1968), le nord-est du Brésil (Lewin, 1979), le nord-ouest du Mexique (Voss, 1982) auxquelles nous pourrions ajouter l'ouest des États-Unis. Elles ont fait preuve d'études comparatives non pas dans un sens géographique mais historique car elles partagent une expérience commune pendant une période concrète (Balmori, 1990 :109). Parmi les différents mécanismes économique-politiques pour soumettre les peuples originaires, les criollos ont opté pour le système d'exploitation de l'hacienda et le peonaje (Salazar, 1985) et les colons étatsuniens ont choisi d'enfermer les amérindiens survivants dans des camps nommés réserves (Edwards, 2008). Ces affirmations visent à illustrer de manière brève un contexte fortement complexe où, malgré les indépendances, la structure de distinction coloniale

ne différait pas beaucoup de la domination exercée avant (Haigh, 1968 ; Balmori, 1988 : 16).

- 2 Or, certains peuples n'ont pas accepté l'assimilation exigée par les colons, raison pour laquelle il y a eu des campagnes d'extermination institutionnelles promues par les nouveaux états et souvent menées par les descendants des colons à la fin du XIXème siècle. Pour n'en citer que les plus emblématiques, nous pouvons parler de la « Conquête du dessert » du Général Rocca en Argentine, les multiples guerres au nord-est Brésilien (sertão), les nombreuses tentatives de conquérir le nord du Mexique et l'expansion vers les grandes plaines de l'ouest des États-Unis, entre autres.
- 3 Notre contribution cherche à analyser un peuple dont on parle peu et qui, au vu du monde actuel et de ses enjeux, nous interpelle de plus en plus pour observer comment se colonise le réel et l'imaginaire à travers des valeurs de la globalisation. Nous allons parler des Apaches, un peuple qui s'est retrouvé écrasé entre le Mexique et les États-Unis au XIXème siècle, et qui a été victime de nombreux stéréotypes ainsi que de violences réelles et symboliques.
- 4 Ce bref panorama nous permet de nous demander dans quelle mesure les mécanismes d'assimilation imposés aux Apaches dévoilent la manière dont la machine coloniale et globalisatrice de la société contemporaine détruit les différences, que ce soit à travers l'extermination, la « chosification » ou la « caricaturisation ». Pour cela nous allons observer dans un premier temps les mécanismes utilisés pendant la colonisation pour différencier les populations, ce qui nous permettra d'aborder dans la seconde partie les caractéristiques du peuple Apache ainsi que les différents mécanismes des États pour les assimiler (au Mexique et aux États-Unis). Enfin nous terminerons avec une observation de la situation actuelle de « chosification » des peuples amérindiens. Cela dévoilera qu'il est parfois nécessaire de penser les autres pour se penser soi-même, et de reconnaître les autres comme pairs et non pas comme « différents ».

## 1/ COLONIALISME ET GLOBALISATION = différenciation

- 5 En effet, le colonialisme avait inventé une anthropologie politique fondée sur la dichotomie différenciatrice entre les citoyens civilisés dominants et les indigènes barbares et sauvages dominés qui fixait des hiérarchies sociales, spatiales, raciales et politiques (Castro-Gomez y Grosfoguel, 2007 :15 ; Bhabha, 1984, Aragón Falomir, 2021). Une frontière entre christianisme-civilisé face au paganisme-sauvage où ce dernier était « chosifié » (Césaire, 1979 : 6, 12). Paradoxalement, avant la Reconquista espagnole (1492) le territoire actuel de l'Espagne cohabitait harmonieusement avec plusieurs nations et c'est l'Espagne même qui construira cette dichotomie en Amérique (Dussel, 1994 : 29). Une nation est définie comme : « une communauté stable avec un territoire, un peuple ethniquement homogène, une économie, une culture, une langue, une religion » (Traverso, 2018 :48).
- 6 Cette définition est très problématique : si nous n'avons pas de territoire commun, ne faisons-nous pas nation ? Si l'on est culturellement et linguistiquement hétérogène, ne faisons-nous pas nation ? Effectivement, il faut revenir au fait que la Nation n'est pas plus qu'une fabrication sociale et culturelle d'une communauté imaginée autour de mythes, de dates, de noms, de festivités, etc. (Anderson, 1989). Si nous ne comprenons

pas la Nation comme une construction imaginée et que la nature de l'humain s'inscrit dans le mouvement, nous ne pouvons pas identifier que nous sommes tous et toutes les héritiers du mouvement migratoire des peuples. Autre le fait que certains peuples ont continué avec un mode de vie nomade, la majorité de la société actuelle s'est sédentarisée, stabilisée, enracinée et immobilisée, et peut vivre cette mobilité comme une déchirure (Jean Duvignaud, 1975 :9).

- 7 Par ailleurs, à l'époque actuelle où « tout est mobile, tout est mélange d'ici et d'ailleurs, et la Globalisation, l'ère actuelle, nous le rappelle continuellement dans notre quotidien » (Aragón, 2017), certaines nations mettent en tension ce mode de vie « global ». La Globalisation est entendue comme un processus d'échanges asymétriques économiques, politiques et culturels lequel est fortement soutenu par un système capitaliste, économique et « civilisateur » qui a permis, depuis la colonisation une accumulation excessive de ressources de certains au détriment d'autres (Dussel, 1994 ; Restrepo, 2007 : 290-291, Aragón Falomir, 2019). Cette dernière permet à Souza Santos (2016 :173) de construire le concept de la « ligne abyssale » où il y a un système visible et invisible de distinctions entre les populations, où les invisibles constituent les fondations des visibles. Cette histoire coloniale-globalisatrice a donc un coût, qui selon Daniel Derivois (2017) fait que nous sommes tous traversés par un ensemble de traumatismes : corporels, psychologiques et identitaires, ce qui met en tension les peuples exclus, « racialisés », migrants, dominés qui, en plus, ne rentrent pas dans la définition de la nation.

## 2/ LES APACHES EN MOUVEMENT CONSTANT

- 8 En effet, les premiers « américains » originaires de la Mongolie ont atteint le continent à travers le détroit de Béring depuis la Sibérie il y a 14,000 ans. Certains ont réussi à aller jusqu'à la terre de feu, d'autres se sont disséminés par le continent et ses îles et enfin d'autres ont dû rester en Asie car le détroit a fondu. Les derniers arrivés se sont installés en Amérique du Nord entre l'actuel Mexique, les États-Unis et le Canada (Edmunds, 2002). Parmi ces nombreux peuples on peut trouver : Navajo, Ute, Comanches, Cheyennes, Cherokees, Sioux, Kickapoos, Delawares, Apaches entre autres, tous classés comme Native American par les États-Unis.
- 9 Parmi les Apaches, nous pouvons trouver différentes branches (Jicarilla, Mescaleros, Chiricahua, Lipans) tous vivants entre l'Arizona/Nouveau Mexique (États-Unis actuel) et l'État de Chihuahua et Sonora (Mexique actuel). Le premier connecteur avec leur origine asiatique est la ressemblance esthétique entre les tepees Apaches et les yourtes mongoles. Mais également l'organisation sociale de ces derniers semble se faire écho puisqu'ils vivaient de manière nomade (contrairement à d'autres peuples mésoaméricains et andins qui se sont sédentarisés en construisant des complexes architecturaux imposants). Ces caractéristiques font que, selon la pensée de Franck Michel (2005), les nomades étaient « par essence subversif, marginal et, par conséquent, suspect pour les sédentaires trop confortablement installés dans leurs certitudes, le nomade circule grâce au détour. Il n'a que faire du sens unique ». Voyons trois aspects qui le rendait si subversifs, si dangereux pour les colons sédentaires.
- 10 Tout d'abord, leur mode de vie, proche de la nature les a toujours amenés à vivre en mouvement, éloignés des centres de pouvoir coloniaux espagnols et cachés dans les steppes du nord du Mexique et du sud des États-Unis<sup>1</sup>. Pour Turner : « les Apaches,

détenaient l'héritage inestimable de ceux qui vivent si proche de la nature qu'ils ne peuvent jamais oublier qu'ils en font partie et qu'elle fait partie d'eux » (1970 :15). Ces terres étaient considérées par les colonisateurs comme : « inutiles » à cause de l'aridité, l'hostilité, le manque de ressources minières et surtout les énormes distances à parcourir pour y arriver (il y avait, par exemple, une faible présence coloniale de missionnaires espagnols). Les Apaches avaient un « attachement immuable à la terre » (Turner, 1970 :17).

- 11 Un second élément est que les Apaches avaient une idée d'organisation sociale et de prise de décision pour le bénéfice commun, ce qui contraste avec la vision capitaliste basée sur l'individu (Enrigue, 2018 :22-23). En effet, ils n'auraient jamais voulu adopter la propriété privée car leur idée était de construire des villes, qui finissait par être abandonnées puisque l'important était d'être dans le mouvement : tradition conservée du nomadisme de leurs ancêtres mongols. Une vision encore une fois, opposée à l'idée capitaliste d'obtenir une plus-value de la terre. Un des généraux qui vigilaient une réserve Apache affirmait qu'ils avaient tout tenté pour « leur apprendre que l'amour de la propriété veut dire civilisation » (Turner, 1970 :23), sans pour autant réussir. Les Apaches avaient un attachement à leur terre, ce qui les ont amenés à la défendre au prix de leur sang, c'est en ce sens que consistait leur vision du « profit ». Ce qui les rendait profondément non-matérialiste et qui pourrait expliquer l'inexistence d'un héritage architectural important. On peut penser que pour d'autres peuples, ces constructions impliquaient forcément l'exploitation des uns sur les autres, ce qui n'était pas le cas pour les Apaches. Par ailleurs, selon la coutume, il n'y avait pas d'héritage, « ils ne pouvaient garder les biens de ses parents décédés » (Barrett, 1970 : 73).
- 12 Le troisième fait est que la nation Apache était la plus mobile et récalcitrante face au colonialisme espagnol (XV-XVIIIème siècle) mais aussi face à l'état mexicain et à l'expansionnisme étatsunien (XIXème). Même s'ils restaient quelque temps à un endroit donné, en tant que nomades il y avait toujours du mouvement (Barrett, 1970 :57). On peut dire qu'ils pratiquaient une sorte de déterritorialisation dans le rapport à leurs terres, et l'habitaient en fonction de la saison ou du besoin. En lien avec ce mouvement, ils avaient une capacité à l'adaptation, selon Michel (2005) « une de ses plus puissantes vertus » puisque cela leurs permettait d'avoir une autonomie vis-à-vis des ressources, de leur lieu d'habitat etc... Il est important de dire que les pouvoirs coloniaux ont utilisé la déterritorialisation forcée des peuples, comme l'envoi des Yaquis ou des Apaches (nord-ouest du Mexique) vers la péninsule du Yucatan, des Quilmes (nord de l'Argentine) vers la banlieue de Buenos Aires ou des Apaches vers l'est des États-Unis.
- 13 En effet, le projet colonisateur n'a pas pu soumettre toutes les nations du continent et la nature des Apaches fait qu'ils ne rentraient pas dans la conception de la nation contrôlée de l'homme blanc. L'ouvrage qui fait référence concernant les Apaches est un livre contenant les mémoires de Geronimo recueillis par le général S. M. Barrett et édité par Frederick W. Turner. Pour Turner, les indiens étaient des obstacles aux progrès futurs, raison pour laquelle il était nécessaire de modifier leur mode de vie et leur culture (Turner, 1970 :7). Ainsi, il détermine que « l'Américain blanc du XIXème siècle reçut respectueusement le message de la civilisation occidentale : les Apaches devaient effectivement s'en aller ; il fallait bien les parquer dans des réserves pour qu'ils apprennent les coutumes civilisées ; et il n'y avait décidément rien chez ces voleurs rapaces qui méritât d'être sauvé » (1970 :15). Cela malgré le fait qu'il

accepte que : « les apaches ne se montrèrent pas hostiles envers les Américains blancs » (Turner, 1970 :17). Il voit des différences entre les blancs et les Apaches : c'était un choc entre une culture qui avait peur de la nature jusqu'à ce qu'elle puisse la maîtriser et qui la méprisait une fois qu'elle avait été maîtrisée, et des cultures amérindiennes qui se considéraient comme participant avec le monde naturel à l'immense cycle de la vie (Turner, 1970 :16). De même, lors de la création des Réserves pour convertir les Apaches en agriculteurs, Turner affirme que : « C'est ainsi que la propriété devient privée, les hommes riches et les nations prospères. Le fait que l'Apache ne pouvait comprendre la notion de mobilité verticale par l'accumulation des richesses était considéré comme la preuve définitive qu'il n'était qu'un sous-homme » (Turner, 1970 :23). Ainsi, il cite un général qui déclare « les seuls bons indiens que je connaisse, sont les indiens morts » (1970 :9)

### 3/ UNE NATION, ENTRE DEUX ÉTATS

- 14 Pendant le XVIIIème siècle il y a une accélération de l'urbanisation grâce à l'arrivée de l'industrie minière notamment à Chihuahua et dans l'Arizona (Isenberg, 2012 :88-89). Du côté mexicain, les familles qui décidaient de s'installer dans ces régions hostiles, étaient des criollos qui « avaient le sentiment de posséder le droit à une vie meilleure pour de mauvaises raisons : ils n'étaient pas indiens » (Enrigue, 2018 :20). Du côté étatsunien, l'indépendance des 13 colonies provoquera un enchaînement des mouvements expansionnistes vers l'ouest, terres habitées par les peuples originaires mais sans quelconque pouvoir colonial. Néanmoins, après le fleuve Mississippi il faudra se confronter au Mexique, récemment indépendant. Pour faire face à ce dernier, ils promeuvent la séparation du Texas (1836) et déclarent la Guerre au Mexique (1846-1848). Les États-Unis acquerront alors les territoires du nord mexicain : la Californie, l'Arizona, le Nouveau Mexique, le Colorado et le Texas. La frontière sera décalée d'entre 700 et 1000 km vers le Rio Bravo. Barrett (1970 :53) affirme : « les frontières établies à différentes époques entre le Mexique et les États-Unis ne respectaient évidemment pas les frontières des tribus Apaches et les Indiens comprirent vite l'avantage qu'ils pouvaient tirer des problèmes internationaux soulevés par les intérêts respectifs des deux gouvernements ». De cette forme, les Apaches sont devenus une nation prise en otage entre deux États, deux intérêts et au milieu d'une frontière. En effet, les territoires Apaches se trouvaient à cheval entre les deux nouveaux États, lieu où ces deux ont marqué la ligne frontalière. On note ici la fracture structurelle de pensée entre ces deux mondes : les uns voient un ensemble harmonieux là où les autres voient des espaces à couper, diviser, à se partager.
- 15 Déplacer la frontière impliquait le besoin de peupler ces nouvelles terres avec des colons. Parmi les mécanismes pour aboutir, il y a eu d'une part la promotion et l'incitation pour que les colons s'installent à l'ouest, en promouvant par exemple la ruée vers l'or en Californie (1848-1856) ; et d'autre part, pour empêcher que les amérindiens « gênent » ils ont voté la loi Removal Act (le droit de déplacer ces peuples vers d'autres territoires). Pour Turner c'était une loi significative car « elle exprimait le désir de tous les Américains blancs qui voulaient voir leur pays aller de l'avant » (Turner, 1970 : 7). Ainsi, les peuples originaires étaient enfermés dans des réserves qui visaient à les convertir en agriculteurs et les garder sous contrôle (ils ne pouvaient quitter ces zones sans autorisation).

- 16 Cette colonisation des nouvelles terres provoquera plusieurs réactions violentes de la part des peuples amérindiens et ainsi initiera les guerres indiennes. Face à cette hostilité, il a fallu renforcer les lois comme le Homestate act “concernant l’extermination de tous les Indiens hostiles” en 1862 (Allen, 1991 : 4) ou encore la plus viscérale, du côté mexicain, était une prime pour chaque scalp d’Apache (Curtis, 1995 : 19). D’après certains, chaque scalp « valait » cinquante pesos d’or - jusqu’à aujourd’hui une fortune - l’équivalent du salaire d’un ministre à l’époque pendant 20 ans (Enrigue, 2018 :183-184). D’autres sources affirment que le prix du scalp d’un enfant montait à 25 dollars, 50 pour une femme et 100 pour un guerrier (Barrett, 1970 :75).
- 17 Bien que le conflit vit une trêve pendant la guerre de succession (1861-1865), le peuplement et l’envoi vers les réserves continuera tout de suite après. Ainsi, au fur et à mesure chacun des peuples s’est plié aux accords que les États-Unis proposaient à travers les Réserves Indiens : Dakotas, Cheyennes, Comanches, etc. Certains apaches ont accepté les accords (Mescaleros, Jicarillas) et vivent aujourd’hui dans les mêmes réserves mais d’autres comme les Chiricahuas ont refusé de se plier à ces accords considérés comme tricheurs des étatsuniens.
- 18 En 1872 Cochise, le leader des Chiricahuas, a dû finalement accepté de vivre dans la Chiricahua Indian Reservation située entre la frontière des États-Unis et du Mexique. Deux ans après, le gouvernement des États-Unis profite de la mort de Cochise pour demander aux Chiricahuas de se déplacer vers une nouvelle réserve, San Carlos Reservation (à moins de 200 km). Cependant, le nouveau leader Geronimo demande quelques jours pour organiser ce départ, temps nécessaire pour s’enfuir. Commencent cinq années d’odyssée du peuple Chiricahua considéré comme hors-la-loi et persécuté par tous les militaires étatsuniens. Cela s’achèvera en avril 1877 quand Geronimo sera capturé et amené à San Carlos. Olivier Enjady, descendant des Apaches, déclare que personne n’aimait San Carlos « même les chiens aimaient pas », Tim Harjo également descendant d’Apache dit « non seulement nous n’étions pas des agriculteurs, mais [à San Carlos] il n’y a rien à cultiver » (We Shall Remain, 2009).
- 19 Les Chiricahuas restent à San Carlos quatre ans pour ensuite, de la main de Geronimo initier à nouveau une révolte contre cette enfermement. Ce groupe a vite été épuisé et affaibli, raison pour laquelle il proposera au gouvernement des États-Unis de signer des accords en 1882. Parmi les clauses de l’accord, certains apaches dont Geronimo devaient accepter de vivre pendant 2 ans comme prisonniers de guerre en Floride, avant de rejoindre San Carlos. Geronimo déclare au Général Crook : « Je mets ma vie entre vos mains. Faites de moi ce qu’il vous plaira. Je me rends. Autrefois, je galopais avec le vent. Maintenant, je me rends et c’est tout » (Turner, 1970 :26). Le gouvernement étatsunien n’a pas respecté les accords, Geronimo n’a plus jamais vu sa terre natale, il est décédé d’une chute de cheval en 1909 et les Chiricahuas seront rapatriés dans l’ouest en 1894, non pas dans leurs terres ni à San Carlos, mais à Fort Sill dans l’Oklahoma, plus de 1400 kilomètres à l’est (Turner, 1970 :131). Selon le site internet des Chiricahuas ils vivent encore aujourd’hui à Fort Sill<sup>2</sup>. Geronimo déclara avant de mourir : « Je n’aurais jamais dû me rendre. J’aurais dû me battre jusqu’à ce que je sois le dernier homme vivant » (Enrigue, 2018 :157). Les Apaches ont été condamnés à adopter le sédentarisme, vivant dans des réserves contrôlées par le gouvernement loin de leurs terres. Cette violence a entraîné une contre-violence pour citer Franz Fanon du côté des Apaches pour sauver leur tradition, leur mémoire, leur identité, au travers des tueries et de nombreux pillages.



## 4/ LES MÉCANISMES DE « CHOSIFICATION » CONTEMPORAINS

- 20 A l'aube du XXIème siècle, l'État de Chihuahua a reconnu les massacres contre les Apaches (Coria Rivas, 2000). Cependant, dans le palais du gouvernement on peut encore aujourd'hui voir des criollos triomphants avec des scalps d'Apaches entre les mains. Violence symbolique et visuelle. Les peuples originaires tentent aujourd'hui de se réapproprier des cérémonies et des rituels sacrés, qui leur ont été interdits. L'Omawari, la « rencontre entre nations frères et sœurs », invitait tous les peuples originaires à se réunir autour du feu pour que chacun exprime leurs rituels et croyances à travers la danse (Yaquis, Raramuris, Pimas, Apaches). Aujourd'hui les Apaches en vie résidents principalement dans des Réserves indiennes aux États-Unis, sont aussi présents au Mexique lors de cette cérémonie pour pratiquer la danse des esprits où, leur visage doit toujours être masqué. Geronimo dans ses mémoires affirme également qu'ils faisaient la même chose pendant quatre jours : « le jour, nous festoyions ; la nuit, sous la direction d'un chef, nous dansions » (Geronimo, 1970 :60). Cela fait partie des nombreuses danses : de remerciement, de guerre, du scalp, sociale (Geronimo, 1970 : 140-141). Beaucoup plus pessimiste, il déclare à la fin de sa vie : « je n'aurai, peut-être, plus jamais de raison de réunir notre peuple pour danser, mais ces danses sociales, au clair de lune, avaient une grande place dans nos plaisirs d'autre fois et je pense qu'elles ne cesseront pas de sitôt, du moins, je l'espère » (Geronimo, 1970 :143).
- 21 Ces rituels sacrés tissaient des liens entre les différentes nations et permettait de conserver leurs traditions, ainsi que d'autres coutumes qui deviennent de plus en plus prisées : d'une part la consommation de psychotropes comme médicament (notamment le Peyote) (Opler, 1936) ainsi que le « sauna » des peuples originaires comme thérapie psychologique groupale (Temazcal). Ces rituels et cérémonies sacrées servent à remplir ce qui a été vidé, de retrouver du symbole et du symbolique pour lutter contre la dépossession qu'a engendré la colonisation. De cette manière « le déguisement remet facilement en question la notion d'identité fixe » comme le mentionne Deloria mais en même temps, « le port d'un masque rend aussi conscient d'un vrai "moi" en dessous » (Deloria, 1998 :7). D'autres sociétés secrètes profitent des défilés du carnaval ou les rites d'initiation pour sortir les masques, eux aussi.
- 22 Cela dit, les Apaches ont été source de plusieurs violences symboliques contemporaines. Tout d'abord, l'industrie filmographique ainsi que les travaux littéraires de la culture populaire étatsunienne ont participé à la romance et à la simplification de la culture Apache. Cette industrie est allée plus loin en construisant une « chosification » des Apaches notamment au travers d'objets destinés aux enfants (jouets, jeux) ou d'ailleurs aux adultes (véhicules, hélicoptères).
- 23 Concernant l'industrie filmographique, selon Berny (2020 :1) il y a deux stéréotypes que le cinéma a renforcé autour des Apaches : l'indien noble (positif) et le sauvage sanguinaire. La filmographie du réalisateur John Ford a continuellement renforcé cette double représentation, des Apaches féroces sur Stagecoach (1939) ou The searchers (1956) ou des indiens « humanisés » sur Fort Apache (1946) et Cheyenne Autumn (1964) (Aleiss, 1994 :167). Ce qui avait comme objectif de justifier le colonialisme en glorifiant la victoire de la (« bonne ») civilisation face à la (« mauvaise ») barbarie. Pensée qui a aussi été élaborée par Edward Said (1978 :38) dans L'Orientalisme lorsqu'il montre

comment les peuples dominants cherchent à construire une représentation des dominés. De cette manière, il pouvait y avoir une « articulation sociale de la différence » (Bhabha, 1994 :3).

- 24 De même, il est important de mentionner que la « chosification » dont Césaire parlait n'est plus métaphorique, mais réelle. Il est possible de trouver des objets pour les enfants, les jouets des Cowboys et Indiens. Lesquels sont vus comme « le symbole de l'engouement passé et présent de la relation des États-Unis avec la colonisation » (Yellow Bird, 2004 :34-35)<sup>3</sup>. Le chercheur amérindien Yellow Bird propose de se questionner sur les représentations de ses ancêtres et leurs tortionnaires que véhiculent ces jouets qui, à son avis, représentent des « jouets génocidaires » (genocidal toys). Il propose d'imaginer que l'on puisse également acheter des « sacs de petits esclaves afro-américains et leurs maîtres esclaves blancs, ou des prisonniers juifs de l'holocauste et leurs gardes SS nazis, ou des Mexicains sans papiers et leurs gardes-frontières » (Yellow Bird, 2004 :35). D'autres travaux ont également mis en question les jeux d'enfants où les cowboys doivent rattraper des indiens comme mécanisme également d'opposition du « bon » et du « méchant » (Deloria, 1998).
- 25 En outre, la « chosification » a également atteint les jouets des adultes. Une partie de l'industrie automobile, a nommé certaines voitures avec le nom des peuples amérindiens : La Cheyenne de Chevrolet, la Cherokee et Comanche de Jeep, la Dakota de Dodge ou la Navajo Mazda. Cela s'est également reproduit pour les « jouets » de guerre des militaires étatsuniens, ils ont nommé des hélicoptères le « Boeing AH-64 Apache », le « AH-56 Cheyenne », entre autres. Cela dit, il est fort probable qu'avec un de ces hélicoptères ils aient réussi à capturer le terroriste Osama Bin Laden, auquel on avait attribué le nom codé de « Geronimo » (Kemper, 2014).
- 26 Pourquoi faut-il « utiliser » les noms des peuples originaires pour définir des objets pour enfants et adultes, d'usage courant et belliqueux ? Cela contribue sans doute à renforcer cette dichotomie différenciatrice entre les uns et les autres. Ainsi nous voyons que de multiples mécanismes de la culture populaire aussi naïve que cela puisse paraître, participent à la construction des mythes par rapport à la différenciation entre blancs et indiens mais surtout à l'origine de plusieurs traumatismes.
- 27 Au delà du manque de respect flagrant : qui et pourquoi a choisi ce nom ou bien est-ce du « hasard » ? Peut-on considérer qu'un terroriste est l'équivalent du leader d'un peuple qui avait commis comme seul délit de vouloir vivre comme il l'entendait sur leur terre d'origine ? Cela fait sans doute partie des mécanismes de domination au travers d'objets de consommation accessibles à tout le monde (enfants, adultes et militaires). On joue avec des petits bonhommes qui ont des têtes d'indiens, on « chevauche » une voiture qui porte le même nom que les amérindiens, on nomme le terroriste le plus recherché de la planète comme un des leaders des Apaches... Nous savons, par la psychologie que l'on existe au travers du regard de l'Autre, et, si ce regard « chosifie » d'une manière aussi viscérale, nous finissons d'une manière ou d'une autre par se différencier des autres et par nier ses propres origines.

## CONCLUSION

- 28 Comme l'on vient d'observer, la figure des Apaches représentait un danger pour le modèle d'une société sédentaire dans un système capitaliste en expansion. Nous avons observé les différents mécanismes pour construire une communauté imaginée qui

s'éloigne de la mémoire réelle pour travailler la dépossession identitaire et culturelle des peuples. En effet, la construction des états-nations au XIX<sup>ème</sup> siècle devait effacer toutes les différences pour construire un peuple « homogène » (tout en excluant ceux et celles qui ne s'intégraient pas à ce peuple).

- 29 Nous avons observé comment le système colonial devait falsifier la vérité en construisant des récits au travers de la culture populaire, pour déformer la réalité et la « banaliser » avec des objets et films dits « inoffensif ». La supériorité des uns et l'infériorité des autres est constamment renforcée. Cette ligne abyssale de dichotomie sociale est généralement applicable à tous les peuples colonisés, et cela continue d'obstruer le chemin d'une autodétermination par un récit propre. C'est pour cela que la décolonisation doit s'établir en parallèle d'une nouvelle narrative d'inclusion et d'acceptation de la différence comme atout. Cette narrative doit viser une restitution des dommages face à toute la violence réelle et symbolique qu'ont subi ces peuples colonisés. Les représentations des Indiens et des Cowboys font partie d'un imaginaire collectif qui fait écho à des milliers d'autres représentations. Pour Yellow Bird les cowboys sont « une représentation évocatrice des valeurs américaines : amour de la liberté, équité, individualisme, dureté, esprit d'entreprise, attitude tournée vers l'avenir et blancheur. Les Indiens, en revanche, ont réassuré l'ennemi sauvage, primitif, perdant, à la peau sombre, malfaisant et antagoniste ». (Yellow Bird, 2004, p. 43).
- 30 Après cinq siècles de domination européenne capitaliste et dans un contexte de pandémie sanitaire, le peuple et les traditions Apache peuvent revenir au centre du débat. Cela parce qu'une société nomade, autosuffisante organisée autour des ressources naturelles où la notion de communauté prime, ne rentrait pas dans leur définition de nation mais pourraient apporter une solution aux problèmes sociaux actuels.
- 31 Nous sommes tous porteurs d'un héritage identitaire non soigné, avec nos fantômes et nos espoirs, héritiers d'un « déguisement identitaire » très flou, violenté, écrasé par la construction des identités des communautés imaginées. Nous sommes tous héritiers de multiples vagues migratoires, et nous devons nous interroger sur ce qui nous amène dans notre fantasmagorie imaginaire à identifier, à classer, à juger, à différencier l'Autre comme quelqu'un de « différent ». Faute de quoi, nous risquons une montée des racismes, de la xénophobie, de l'extrême droite comme nous pouvons le percevoir actuellement. Or, sommes-nous prêts à affronter le retour du refoulé de tous ces traumatismes à travers la restitution pour s'en libérer et construire une meilleure société ? Comment donner voix à une narrative douloureuse face à l'histoire hégémonique officielle ?
- 32 Il faut peut-être, comme propose Yellow Bird (2004 :46) refuser d'être le cowboy en acceptant une position de supériorité dans la société et, à la place « modifier honnêtement l'histoire et la pratique du colonialisme tout en recherchant la justice au nom de ceux qu'ils ont colonisés ici et à l'étranger ». Si cela n'est pas fait, notre imaginaire sera encore et toujours influencé par toutes ces « icônes du colonialisme ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

Aleiss, Angela, « A race Divided: The Indian Westerns of John Ford ». *American Indian culture and Research Journal*, Allen Press (Kansas City, EE.UU.). Vol 18, n°3, 1994. Disponible sur: <https://doi.org/10.17953/aicr.18.3.e82817h037185828>

Allen, Douglas W., « Homesteading and property rights; or, 'how the west was really won' ». *The Journal of Law & Economics*, Chicago Press (Chicago, EE.UU.) Vol 34, n° 1, 1991. Disponible sur: <https://www.jstor.org/stable/725412>

Anderson, Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*. New York: Verso, 1983.

Aragón, Argan, *Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les États-Unis*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 1983.

Aragón Falomir, Jaime, "La economía ilegal y el crimen organizado en la Cuenca del Caribe: ¿México en la encrucijada?", *Etudes caribéennes*, 43-44, 2019. Disponible sur: <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/16805>

Aragón Falomir, Jaime, "El colonialismo en América y su fracaso en China como encrucijada histórica de la globalización ibérica", *Actas XXIV Coloquio de Historia Canario Americana*, 2021.

Balmori, Diana; Voss Stuart y Miles Wortman, *Las Alianzas de familias y la formación del país en América latina*. México: Fondo de Cultura Económica, 1990.

Barrett, Stephen M, *Mémoires de Geronimo*, Paris : La Découverte, 1970 [1983]

Bhabba, Homi, « Of Mimicry and Man : The ambivalence of Colonial discourse », *October*, MIT Press (Massachusetts, EE.UU), Vol 28, 1984. Disponible sur: <https://doi.org/10.2307/778467>

Castro-Gómez, Santiago et Ramón Grosfoguel, *El giro decolonial: reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá: Siglo del Hombre, 2007.

Césaire, Aimé, « Discurso sobre el Colonialismo (fragmento) » *Latinoamérica, Cuadernos de Cultura latinoamericana*, Vol 54. UNAM, 1979.

Curtis, Edward, *Les Apaches. Les indiens d'Amérique du nord*, Paris : Hors collection, 1995.

Coria Rivas, Carlos, «Firmará Chihuahua un pacto de paz con Apaches», *El Universal (México)*, 14 octubre 2000.

Derivois, Daniel. « Clinique de la mondialité et résilience identitaire dans notre monde d'aujourd'hui », *Colloque Parcours de résilience : accompagner les réfugiés suite aux traumas CERDA*, Québec, 16 octobre 2017.

Dussel, Enrique. *1492 : el encubrimiento del otro : hacia el origen del mito de la modernidad*. La Paz, Bolivia : UMSA, 1994.

Duvignaud, Jean (1975). *Nomades et vagabonds*, Paris : Union Générale d'Éditions.

Edwards, Judith, *The history of the American Indians and the Reservation*. Berkeley: Enslow Publishers, 2008.

Edmunds, David, « Native Americans and the United States, Canada and México » in Philip J. Deloria and Neal Salisbury (eds.) *A companion to Native American History*, Malden Massachusetts: Blackwell, 2002.

Haigh, Roger, *Martin Guêmes : Tyrant or Tool*, Fort Worth, Texas (EE.UU.): Texas University Press, 1968.

Enrigue, Álvaro, *Ahora me rindo y eso es todo*, España: Anagrama, 2018.

Geronimo, *Mémoires de Geronimo*, Paris : La Découverte, 1970 [1984].

Homi Bhabha, *The Location of Culture*, New York: Routledge, 1994.

Isenberg, Andrew, « Between Mexico and the United States : From *Indios* to *Vaqueros* in the Pastoral Borderlands », In John Tutino (ed) *Mexico and Mexicans in the Making of the United States*, Austin, Texas : University of Texas Press, 2012.

Kemper, Kevin R., « 'Geronimo !' The ideologies of colonial and indigenous masculinities in historical and contemporary representations about Apache Men », *Wičazo Ša review Journal*, (University of Minnesota, EE.UU.), Vol 29, n 2, 2014. Disponible sur: <https://doi.org/10.5749/wicazosareview.29.2.0039>

Lewin, Linda « Some historical implications of Kinship organization for family-bases politics in the Brazilian northeast », *Comparative studies in society and history* (Cambridge, R.U.), Vol 21, n°2, 1979. 262-292. Doi:10.1017/S001041750001286X

Michel, Franck, *Autonomadie. Essai sur le nomadisme et l'autonomie*. Paris : Homnisphère, 2005.

Opler, Morris E., « The use of Peyote by the Carrizo and Lipan Apache Tribes », *American Anthropologist*, New Jersey (EE.UU.) Vol. 40, 1938. Disponible sur: <https://doi.org/10.1525/aa.1938.40.2.02a00080>

Restrepo, Eduardo, « Antropología y colonialidad », In Castro-Gómez, Santiago et Ramón Grosfoguel, *El giro decolonial : reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá, Colombia : Siglo del Hombre, 2007.

Salazar, Gabriel, *Labradores, peones y proletarios*, Santiago de Chile : Sur, 1985.

Sousa Santos, Boaventura de, *Epistemologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*. Paris : Desclée, 2016.

Said, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*. Paris : Seuil, 1978.

Turner, Frederick, *Mémoires de Geronimo*, Paris: La Découverte, 1970 [1984].

Traverso, Enzo, *Las nuevas caras de la derecho*, Buenos Aires: Siglo XXI, 2018.

Voss, Stuart, *On the periphery of Nineteenth-Century Mexico : Sonora and Sinaloa 1810-1877*, Tucson : University of Arizona Press, 1982.

Yellow Bird, Michael, « Cowboys and Indians : Toys of Genocide, icons of American colonialism », *Wičazo Ša review Journal* (University of Minnesota Press, EE.UU.), Vol 19, n°2, 2004. Disponible sur: <http://dx.doi.org/10.1353/wic.2004.0013>

Films :

*The searchers* (John Ford, 1956)

*Fort Apache* (John Ford, 1948)

*Stagecoach* (John Ford, 1939)

*Cheyenne autumn* (John Ford, 1964)

*We Shall Remain* (Episode 4 Geronimo, 2009)

## NOTES

1. « Prairie semi-aride qui descend progressivement de quinze cents mètres d'altitude au pied des montagnes Rocheuses à six cents mètres sur les rives du Missouri. Les précipitations annuelles moyennes de cette vaste prairie ne sont que de soixante centimètres, la plus grande partie de la région en reçoit moins de quarante centimètres » (Isenberg, 2012 :91). Toutes les traductions sont faits par l'auteur.

2. <https://fortsillapache-nsn.gov/>

3. (...) Imaginez si le décor afro-américain comprenait de petits fouets et des cordes pour que les maîtres d'esclaves blancs puissent fouetter les esclaves paresseux et lyncher ceux qui les défient. Imaginez si les gardes-frontières du jeu mexicain étaient équipés de petites matraques pour battre les clandestins, de lunettes infrarouges sur leurs fusils pour les abattre la nuit, et de camions pour charger ceux qu'ils attrapaient (...) Imaginez que les jouets juifs et nazis comprenaient des petits camps de prisonniers en fil de fer barbelé et des trains de jouets pour en charger et emmener les prisonniers dans les chambres à gaz ou les incinérateurs de jouets, batteries non comprises » (Yellow Bird, 2004 : 35).

## RÉSUMÉS

La présente contribution montre les différents mécanismes de différenciation qui ont été instrumentalisés au cours des processus dits de décolonisation du continent américain afin de préserver la domination. À travers l'analyse socio-historique du peuple Apache, nous observons les outils qui ont établi la « ligne abyssale » entre les deux types de population : dominante et dominée. Le cas des Apaches, une nation piégée, racialisée et rejetée par deux États (le Mexique et les États-Unis), nous permet de révéler la manière dont le réel (extermination violente) et l'imaginaire collectif (violence symbolique de la culture populaire) sont colonisés. Nous montrons ainsi que les États-nations ont renforcé la différenciation coloniale et que, parallèlement à la mondialisation, ils ont « chosifié » et caricaturé d'autres peuples que le colon *criollo* dominant. Cela continue de creuser le fossé qui divise les populations deux siècles après l'indépendance.

The present contribution shows the different mechanisms of differentiation that were instrumentalized during the so-called decolonization processes in the American continent in order to preserve domination. Through the socio-historical analysis of the Apache people we observe the tools that established the « abysmal line » between the two types of population: dominant and dominated. The Apache case, a nation trapped, racialized and rejected by two states (Mexico and the United States), allows us to reveal the way in which both the real (violent extermination) and the collective imaginary (symbolic violence of popular culture) are colonized. In this way we show that the Nation-States reinforced colonial differentiation and that, hand in hand with globalization, they have « objectified » and caricatured peoples other than the colonist, *Criollo*, dominant. This continues to open the gap that divides populations two centuries after independence.

La presente contribución muestra los distintos mecanismos de diferenciación que se instrumentalizaron durante los llamados procesos de descolonización en el continente americano

para conservar la dominación. Mediante el análisis socio-histórico del pueblo Apache observamos las herramientas que establecieron la « línea abismal » entre los dos tipos de población: dominante y dominado. El caso apache, nación atrapada, racializada y rechazada por dos estados (México y Estados Unidos), nos permite revelar la manera de colonizar tanto lo real (exterminio violento) como el imaginario colectivo (violencia simbólica de la cultura popular). De esta forma mostramos que los Estados-Nación reforzaron la diferenciación colonial y que, de la mano de la globalización, han « cosificado » y caricaturizado a los pueblos distintos del colono, criollo, dominante. Lo cual sigue abriendo la brecha que divide poblaciones dos siglos después de las independencias.

## INDEX

**Palabras claves :** colonización, globalización, apaches, pueblos originarios, estados-nación, América del norte: México y Estados Unidos.

**Mots-clés :** colonisation, globalisation, apaches, peuples originaires, états-nations, L'Amérique du nord : le Mexique et les États-Unis

**Keywords :** colonization, globalization, apaches, native people, nation-states, North America: Mexico and United States.

## AUTEUR

**JAIME ARAGÓN FALOMIR**

Université des Antilles, CRILLASH, [jaime.aragonf@gmail.com](mailto:jaime.aragonf@gmail.com)